

REVUE DE PRESSE

MEDINA MERIKA

**Texte et mise en scène
Abdelwaheb Sefsaf**

Service de presse Zef :
Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37
Emily Jokiel : 06 78 78 80 93
contact@zef-bureau.fr
www.zef-bureau.fr



> Les blogs du « Diplo » > Le lac des signes

Un spectacle d'Abdelwaheb Sefsaf

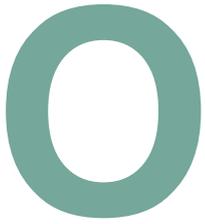
« Médina Mérিকা » : secouer les représentations Orient-Occident

par Marina Da Silva, 19 octobre 2015



« Médina Mérিকা »

Toutes les photos du billet sont de Samir Hadjazi



n se souvient de l'éviction nauséabonde d'Abdelwaheb Sefsaf,

acteur, musicien, metteur en scène et directeur du théâtre de Roanne, en avril 2014 ([1](#)), au motif que « *son poste à temps plein était incompatible avec l'exercice d'activités culturelles ou artistiques parallèles* ». Les municipales étaient passées par là et Yves Nicolin, député UMP (devenue Les Républicains en mai dernier), avait ravi la ville et se comportait comme un maire-monarque. L'affaire fit grand bruit, et malgré le soutien de la profession et du public Abdelwaheb Sefsaf jeta l'éponge puis revint à ses activités d'artiste et de directeur de la biennommée Cie Nomade in France. Lire Evelyne Pieiller, « [Saltimbanques, fauteurs de troubles](#) », *Le Monde diplomatique*, octobre 2015. On le retrouve donc avec *Médina Mérika*, une création audacieuse qu'il a écrite, mise en scène et qu'il interprète, en s'inspirant librement de l'œuvre d'Orhan Pamuk, *Mon Nom est rouge* (publié à Istanbul en 1998, prix du Meilleur livre étranger en France en 2002), avec son compagnon de route Georges Baux pour la direction musicale.



« *Maintenant, je suis mon cadavre* » : c'est la phrase d'ouverture de la pièce comme du roman. A la fois enquête policière, fresque historique et philosophique, critique sociale et religieuse... le roman explore l'univers des peintres miniaturistes et calligraphes ottomans du XVI^{ème} siècle qui vont s'inspirer de la tradition européenne, sur fond d'intrigues et de meurtre. Abdelwaheb Sefsaf le transpose dans la vision contemporaine d'une capitale fictionnelle traversée autant par l'Orient que par l'Occident : « *“Médina”, c'est le lieu du rassemblement, de l'échange et du frottement contre l'altérité. Qu'elle soit à Bagdad, Beyrouth ou Alger, “Médina” en arabe c'est la ville. “Mérika”, c'est la référence à l'Occident, et au rapport très ambivalent que l'Orient peut avoir avec lui : fascination et détestation à la fois* ».



De ce face-à-face existentiel, de cette attirance et répulsion profondes, il dresse une sorte d'état des lieux sans complaisance et cherche à confronter et déconstruire les stéréotypes de part et d'autre. Cela prend la forme d'une tragicomédie musicale originale, pour trois acteurs et deux musiciens, écrite sur structure électronique (Nestor Kéa) avec des instruments traditionnels (accordéon, guitares, piano, orgue). Cela foisonne de multiples personnages, parmi lesquels quatre protagonistes-clés : Ali (alias le mort), Lila (sa femme), Ibrahim (son ami, dit Le Borgne), et le Chien.



Ali — incarné par Toma Roche, qui, à sa corde de comédien ajoute celle de slameur et chanteur —, cinéaste talentueux, fasciné par le cinéma américain et ses héros, travaille sur son prochain film jusqu'à son étrange et soudaine disparition. Il est retrouvé assassiné au fond d'un puits. Jusque-là, c'est un rébus, que tente d'élucider Lila — jouée par Marion Guerrero, comédienne et chanteuse —, qu'il a laissée sonnée et perdue avec ses deux enfants, incapable de croire à « *la fuite avec une autre* » que lui prédisent les langues de vipères du quartier. C'est le Chien qui va retrouver le corps et permettre de démasquer l'assassin de cette pseudo-enquête qui veut surtout interroger les mobiles du crime. Élément décalé et déjanté, il apporte aussi lucidité et humour : « *Parce que nous n'avons pas le droit de vote vous nous croyez dénués de tout sens politique. Pourtant je hais les politiques qui sont les seuls responsables de notre mal de vivre. Ils ne font que diviser, case contre demeure, en usant de leur rhétorique empoisonnée tout juste bonne à vous faire trembler pour mieux vous traire. Et j'ose dire que si l'on nous accordait le droit de vote, à nous les chiens, je serais fier de l'honorer en ne votant pas.* »

Si l'on ajoute que l'assassin d'Ali n'est autre que son ami Ibrahim, qui revendique et justifie son acte parce qu'Ali ne vivait pas en conformité avec les préceptes de sa religion, on obtient une pièce déroutante et percutante.



Abdelwaheb Sefsaf n'a pas peur de s'aventurer en terrain miné, de se placer en prise directe avec la réalité dont il amène la complexité sur le plateau. Loin de tout discours idéologique, de propos en noir ou blanc, il tente l'intelligence de la critique et des nuances, dans une parole de très grande liberté. Il inscrit son propos dans les bouleversements des printemps arabes et aussi dans les cicatrices laissées en Algérie ou au Liban. On est chaviré par ses images de Beyrouth, ville symbole de toutes les résistances, projetées sur un écran qui crève le ciel :

« Elle n'est pas la plus belle des cités.

Elle n'est pas non plus la plus riche d'entre les villes Beirut

Son ciel n'est pas d'étoiles mais de feu

Ses enfants sans enfance ont rangé les jouets dans les placards pour en sortir les fantômes.

Ses femmes sans plaisir caressent la terre brûlée et rêvent aux oliviers, aux orangers déracinés.

Ses vieillards sans vieillissement ont le regard transparent, vide et profond comme un abîme de douleur.

Ses hommes ne sont que de passage entre enfance et vieillesse car là-bas on ne vieillit pas, on meurt de solitude parfois, de tristesse souvent.

Mais elle est la plus belle Beirut

Parce qu'elle est la plus fière et la plus indomptable Beirut

Jamais conquise, jamais soumise car à Beirut le renoncement n'est pas de mise. »



Divers registres et tonalités d'écriture scénique et musicale, du chant d'amour à la farce kafkaïenne, composent une dramaturgie singulière où la musique et le texte ont la même valeur et jouent avec nos sens. Cette fusion musicale entre tradition orientale et modernité occidentale est la marque de fabrique de l'aventure entamée avec le groupe Dézoriantal et poursuivie avec le Fantasia Orchestra. Un concert théâtral aux frontières de l'imaginaire et de la réalité, de l'intime et du politique.

Au théâtre de la Croix-Rousse (Lyon) les 25, 26 et 27 octobre (dans le cadre du festival international de théâtre [Sens interdits](#)). Puis en tournée : Echirolles, le 10 novembre, Vienne, le 12 novembre, Goussainville le 15 décembre, Cébazat, le 21 janvier, Privas, le 9 février, Andrézieux, le 11 février, Noisy-le-Sec, le 18 février, Carros, le 26 février, L'Horme, 1er avril.

Marina Da Silva

À la Maison des métallos, arrêts sur image sur la Palestine

MARIE-JOSÉ SIRACH

LUNDI, 4 JANVIER, 2016
L'HUMANITÉ



Médina Mérïka est une tragédie-comédie musicale entre orient et occident, mise en scène par Abdelwaheb Sefsaf et librement inspirée de mon nom est rouge, d'Orhan Pamuk.
Photo : S. Hadjazi

Depuis décembre et jusqu'à fin janvier, l'ancienne manufacture parisienne propose un « Focus Palestine ». Expositions, rencontres, conférences, théâtre et cinéma interrogent cette thématique dans toutes ses dimensions. Confrontation, réflexion, action.

C'est dans un climat étrange, un pays meurtri par les attentats du 13 novembre, que la Maison des métallos a maintenu, et c'est tout à son honneur, sa programmation en décembre et janvier qui offre un zoom artistique et politique sur le conflit au Proche-Orient. Une problématique qui hante nos consciences depuis des décennies, exacerbant et cristallisant toutes les passions et

les tensions du monde à cet endroit-là de la planète. Où les scénarios de paix échouent les uns après les autres, devant des politiques de la tension et de la haine encouragées de toutes parts. Comme si les gouvernements israéliens successifs avaient besoin des extrémistes du Hamas pour se maintenir au pouvoir. Et vice versa. D'un côté, une population israélienne qui accorde ses suffrages aux politiques les plus va-t-en-guerre. De l'autre, une population palestinienne déplacée, massacrée, trahie et abandonnée. Un engrenage qui n'en finit pas, comme si personne ne voulait vraiment mettre un terme à cette guerre sans nom dont les victimes se comptent par dizaines de milliers.

C'est dans ce contexte qu'en décembre, la Maison des métallos a accueilli le Groupov – collectif d'artistes belges basé à Liège qui vient, au passage, de se voir couper toutes ses subventions par les autorités belges – avec un spectacle époustouflant tant il était dérangeant, l'Impossible Neutralité. Un spectacle qui s'ouvre et se clôt sur la parole de l'Israélienne Nurit Peled-Elhanan, dont la fille est morte à 14 ans victime d'un attentat suicide à Jérusalem. Une voix singulière, minoritaire dans son propre pays, qui ne cesse de dénoncer les politiques guerrières et coloniales des gouvernements qui conduisent les peuples israélien et palestinien dans l'impasse. Entre ces deux moments, Raven Ruëll, acteur et co-metteur en scène du spectacle avec Jacques Delcuvelier, incarne un journaliste israélien qui fait le tour du monde pour exposer la situation de son pays. À l'appui, photos d'enfants palestiniens tués par l'armée israélienne, il décortique les discours terrifiants de rabbins extrémistes relayés par les « réseaux sociaux », ces outils de propagande redoutables pour justifier ces assassinats... C'est à la fois vertigineux et terrible, tant l'homme semble prêcher dans un désert d'indifférence, où les images perdent de leur force et de leur sens, noyées au milieu d'autres images. C'est un passage éprouvant du spectacle où la succession des noms des enfants assassinés par Tsahal provoque un phénomène de saturation qui peut conduire à cette accoutumance, à cette indifférence, à cette neutralité si accommodante. On s'habitue à tout. Même à la mort des enfants. En Palestine. En mer Méditerranée. Partout. Fidèles à leur engagement d'un théâtre de la radicalité, le Groupov ne fait pas dans la provocation bon chic bon genre mais estime que le théâtre demeure l'un des derniers lieux où les mots, les images ont un sens. Alors il travaille sur la mémoire historique immédiate, hier le Rwanda, aujourd'hui le conflit israélo-palestinien, pratiquant un théâtre documentaire sur le vif de l'actualité, posant un geste artistique nécessaire et utile pour tenter de mieux comprendre le monde là où le flux d'informations rend ce même monde incompréhensible. Cette pièce s'est jouée jusqu'au 20 décembre.

Médina Mérika

Posté dans 19 janvier, 2016 dans [critique](#).

Médina Mérika, texte et mise en scène d'Abdelwaheb Sefsaf



La pièce s'inspire de *Mon Nom est Rouge* du grand écrivain turc Omar Pamuk: «Maintenant je suis mon cadavre». De la même façon, ici, un cadavre, avec une blessure sanguinolente au crâne, (Toma Roche, persuasif) se lève, et prend la parole face public : « Mais, s'il vous fallait une piste pour explorer dans la bonne direction le monde étrange des tueurs qui hantent nos quartiers, laissez-moi vous dire qu'il se cache certainement derrière mon assassinat, un complot contre notre monde, nos coutumes et notre religion. »

Avec humour et recul, le mort vivant, jeté sans égards dans un puits, espère qu'on retrouvera son cadavre grâce à l'odeur...*Médina Mérika* raconte l'histoire d'un rêve, sur fond de printemps arabe à la dérive. Le cadavre est celui d'Ali, jeune réalisateur plein d'avenir, passionné de cinéma américain. Mais, dans la médina où il vit, parangon symbolique de la ville arabe, l'Occident est à la fois, emblème de liberté qui fascine, et celui de la décadence qu'on méprise.

La recherche de son assassin devient prétexte à explorer cette société en pleine mutation, lieu de frottements et de frustrations, et son rapport si ambigu à l'Occident. Soit le point de vue franco-algérien d'une tragi-comédie moderne au nom de «Printemps arabes», sous forme de nouvelle

policière avec suspens et mobiles. On entend condamner les faux imams, ces prêcheurs à barbe longue et à la robe immaculée quittant leur campagne natale pour porter la bonne parole dans les grandes villes du Nord, « perverties par le monde occidental et les idées nouvelles »...

Ainsi parle le Chien : « Si vous pouvez en croire un chien sans parole mais qui jacte, c'était le plus imbécile des « hmars » que cet imam-là. Mais il avait un don extraordinaire pour captiver les foules et les mener, comme il l'entendait, par le bout du nez. Avec un verbe et une gestuelle magnétiques. « De même, les bars sont condamnés : on y joue aux dés, on y regarde passer les femmes en écoutant de la musique, qui touche les cœurs et pervertit les âmes . »

Homme de théâtre et de musique, Abdelwaheb Sefsaf œuvre vaillamment, en dépit des opposants, à la rencontre entre Orient et Occident. Un écran vidéo, avec les musiciens du groupe Aligator, installés de part et d'autre, fait défiler les paysages de Beyrouth, avec entre autres, une chanson comme *Beirut*.

Entre arabe et français, entre accents traditionnels et résonances électroniques, entre chansons swinguées et vrais monologues de théâtre, se crée une poésie douce-amère, depuis les plaintes du lyrisme oriental à l'électro contemporain.

Amour, haine, refus des inégalités, désir de combattre, anti-héros et désespérance : reste à résister aux oppresseurs avec l'humour contestataire et la saine distance, l'autocritique, et la lutte contre un fatalisme légendaire. Nestor Kéa et Georges Baux, multi-instrumentistes, sont à l'orgue des années soixante-dix et aux guitares.

Abdelwaheb Sefsaf, leader charismatique, au chant et à la percussion, assure aussi la direction musicale du groupe. À mi-chemin entre conte et comédie musicale, il propose une vision haute en couleurs, tonique et enthousiaste, des bouleversements culturels dans les sociétés arabes. Avec pour icône féminine Lila, l'épouse d'Ali, (Marion Guerrero) qui joue, danse et chante avec grâce.

Du théâtre musical à l'énergie radieuse, pour un idéal de partage...

Véronique Hotte

Le spectacle s'est joué à la Maison des Métallos, Paris, du 12 au 17 janvier.

hottello

CRITIQUES DE THÉÂTRE PAR VÉRONIQUE HOTTE



Médina Mérïka, texte et mise en scène de Abdelwaheb Sefsaf



Médina Mérïka, texte et mise en scène de *Abdelwaheb Sefsaf*

La pièce *Médina Mérïka* de Abdelwaheb Sefsaf s'inspire du roman turc *Mon Nom est Rouge* du grand Orhan Pamuk. Ainsi, commence le roman : « *Maintenant je suis mon cadavre* ». De la même manière, au début de la représentation théâtrale, un cadavre gisant – grosse blessure sanguinolente sur le haut du crâne – (Toma Roche persuasif) se lève sur le plateau, et prend la parole face au public de spectateurs :

« *Mais s'il vous fallait une piste pour explorer dans la bonne direction le monde étrange des tueurs qui hantent nos quartiers, laissez-moi vous dire qu'il se cache certainement derrière mon assassinat, un complot contre*

notre monde, nos coutumes et notre religion. » Avec humour et recul, le mort vivant, qui a été jeté sans égards au fond d'un puits, espère qu'on retrouvera son cadavre grâce à l'odeur...

Médina Mérika raconte l'histoire d'un rêve américain, depuis la médina, sur fond de printemps arabe à la dérive. Le cadavre est celui d'Ali, passionné de cinéma américain, un jeune réalisateur plein d'avenir. Mais dans la médina où il vit, parangon symbolique de la ville arabe, l'Occident est à la fois l'emblème de la liberté qui fascine et celui de la décadence qu'on méprise. Retrouvé mort au fond d'un puits, la recherche de son assassin devient prétexte à explorer cette société arabe en pleine mutation, lieu de frottements et de frustrations, et son rapport si ambigu à l'Occident. Soit le point de vue franco-algérien d'une tragi-comédie moderne au nom de « Printemps arabes », un rappel de nouvelle policière avec suspens et mobiles.

On entend condamner les faux imams, ces prêcheurs à la barbe longue et à la robe immaculée qui quittent leur campagne natale pour porter la bonne parole dans les grandes villes du nord perverties par le monde occidental et les idées nouvelles... Ainsi parle le Chien : « *Si vous pouvez en croire un chien sans parole mais qui jacte, c'était le plus imbécile des « hmars » que cet imam-là. Mais il était doué d'un don extraordinaire pour captiver les foules et les mener comme il l'entendait par le bout du nez. Il avait le verbe hypnotique, le geste magnétique et la poésie pragmatique.* » De même, les bars sont condamnés : on y joue aux dés, on y regarde passer les femmes en écoutant de la musique, qui touche les cœurs et pervertit les âmes.

L'homme de théâtre et de musique Abdelwaheb Sefsaf œuvre vaillamment et en dépit des opposants, à la rencontre de l'Orient et de l'Occident. Sur le plateau, un écran trône au centre de la scène dans le lointain, avec les musiciens « *world-électro* » du groupe ALIGATOR, installés de part et d'autre du décor vidéo qui laisse défiler les paysages urbains de Beyrouth, à l'écoute par exemple, de la chanson *Beirut*.

Entre l'arabe et le français, entre les accents traditionnels et la résonance électronique, entre chansons swinguées et vrais monologues de théâtre, se crée sur la scène une poésie douce-amère, depuis les plaintes du lyrisme oriental à l'électro contemporain. Amour, haine, refus des inégalités, désir de combattre, anti-héros et désespérance : il reste à résister aux oppresseurs dans l'humour contestataire et la saine distance, l'autocritique, et la lutte contre le fatalisme légendaire.

Nestor Kéa est au « live machine », Georges Baux, multi-instrumentiste, est à l'orgue seventies et aux guitares. Il accompagne la direction musicale avec Abdelwaheb Sefsaf – leader charismatique au chant et à la percussion. À mi-chemin entre le conte et la comédie musicale, Abdelwaheb Sefsaf propose une vision haute en couleurs, tonique et enthousiaste des bouleversements culturels dans les sociétés arabes. Avec pour icône féminine Lila, l'épouse d'Ali, incarnée par Marion Guerrero qui joue, danse et chante avec grâce. Du théâtre musical à l'énergie radieuse pour un idéal de partage.

Véronique Hotte

Maison des Métallos, du 12 au 17 janvier.

[Accueil](#) > Médina Mérিকা d'Abdelwaheb Selsaf

Critiques / Théâtre

Médina Mérিকা d'Abdelwaheb Selsaf

par [Gilles Costaz](#)

Mort d'un cinéaste



Dans un pays de culture méditerranéenne, un homme a été tué : un réalisateur qui était fou de cinéma américain. Cet assassinat est inexplicable. Le réalisateur était un artiste dérangeant mais très aimé. C'est un chien – un animal méprisé par la tradition arabe – qui mène l'enquête en même temps que les êtres humains, et c'est lui qui trouve la vérité. Vérité terrible puisque le meurtrier ne peut être qu'un ami ou un parent. Le cercle s'est resserré autour des proches, seulement...

Présenté à Paris à la Maison des métaux, le spectacle d'Abdelwaheb Selsaf joue de différents langages : texte (lyrique, pamphlétaire, abondant, inspiré de Pamuk), chants, musique quasi permanente et très élaborée, vidéo. Beaucoup de monologues, mais qui vont vite et cogent. Avec Selsaf la scène est le lieu de tous les cris, de toutes les métaphores, de toutes les figures. Il y a peut-être trop de choses, mais quelle audace, quelle liberté, quelle parole riche et libre ! La pièce n'est pas seulement celle d'un auteur, mais celle d'un artiste d'aujourd'hui qui, avec son équipe, passe par les moyens d'expression les plus modernes. Les acteurs, Marion Guerrero, Toma Roche, Nestor Kéa, Georges Baux et Selsaf lui-même, savent tout faire, occuper la scène en solo et en groupe, chanter, faire entendre le texte sur le silence ou sur fond de décibels endiablés. Le théâtre algéro-européen est là au plus fort de sa santé, sa beauté et de sa pertinence.

Médina Mérিকা, texte et mise en scène d'Abdelwaheb Selsaf librement inspiré de *Mon nom est rouge* d'Orhan Pamuk, direction musicale Georges Baux et Abdelwaheb Selsaf, collaboration à la mise en scène et dramaturgie de Marion Guerrero, scénographie de Pierre Heydorff, costumes d'Ouria Dahmani-Khouhli et les ateliers de la Comédie de Saint-Étienne, photos et vidéos de Samir Hadjazi, son de Tom Vlahovic, lumière d'Alexandre Juzdzewski, avec Marion Guerrero, Toma Roche, Nestor Kéa, Abdelwaheb Selsaf, Georges Baux.

En tournée : Carros, le 26 février, L'Homme, 1er avril.

LES 5 PiÈCES

« Médina Mérika » d'Abdlewaheb Sefsaf

Du 12 au 17 janvier 2016



NOTRE AVIS : UNE RÉUSSITE

Une création époustouflante qui mêle musique, chant, danse, vidéo, poésie et théâtre pour nous raconter le monde arabe d'aujourd'hui avec le panache d'une comédie musicale « made in America » !

“ A-t-on le droit d'aimer l'Amérique, quand on vit dans une société arabe pétrie de contradictions ?



La pièce en bref

Ali est mort, on l'a tué. Dans un long monologue d'ouverture, il décrit sa décrépitude, seul au fond d'un puits. Il raconte la vie menée au cœur de cette « médina » fantasmée, ville arabe par excellence, déchirée entre fascination pour les promesses de l'Occident et attachement viscéral à son héritage oriental. À l'image du monde arabo-musulman d'aujourd'hui, l'art d'Ali est pétri de paradoxes : réalisateur arabe, il voue un culte au cinéma américain, dont il rêve de reproduire dans ses films le clinquant grandiose. C'est à cette fusion impossible entre l'ici et l'ailleurs que les assassins d'Ali auraient voulu faire obstacle. Pour reconnaître ceux qui ont comploté contre lui, le mort nous enjoint à garder l'œil ouvert, « et le bon »: « le bon œil », c'est sans doute celui qu'a sacrifié Ibrahim, le borgne, meilleur ami et assassin d'Ali. Incapable d'appréhender la dualité insoutenable de l'orient d'aujourd'hui, il entend sauver de la perdition ce monde qu'il connaît si bien .

La création d'Abdelwaheb Sefsaf, librement inspirée de *Mon nom est rouge* d'Oran Pamuk, rend hommage à un orient désorienté, plus complexe et plus beau que jamais. C'est avec beaucoup de justesse et de sensibilité, notamment, qu'est peint le portrait de Lila, femme arabe qui se bat contre un monde d'hommes, tout en refusant le statut de victime dans lequel l'occident voudrait la voir confinée. Si l'on trouve parfois au texte quelques longueurs, on ne peut qu'applaudir cette œuvre aux médias multiples, qui mêle avec talent projection audiovisuelle, musique, chant, danse et poésie. Abdelwaheb Sefsaf nous rend perceptible la blessure du monde arabe en une formidable fusion des cultures et des arts. Ali est peut-être mort, mais la médina a encore de belles histoires à nous conter.

Joy Majdalani

journaldebordduneaccro

chroniques quotidiennes du théâtre, par Edith Rappoport

MEDINA MERIKA Maison des Métallos 12 janvier

Publié le [16 janvier 2016](#) par [edithrappoport](#)

d'Abdel Waheb Sefsaf, librement inspiré de Mon nom est rouge d'Orhan Pamuk, direction musicale Georges Baux, Compagnie Nomade in France.

D'Abdel Waheb Sefsaf, on se souvient de Quand m'embrasseras tu ? de Mahmoud Darwich monté par Claude Brozzoni, 5 ans ans de tournées de 2010 à 2015, présenté à la Maison des Métallos en mai 2012. Directeur du Théâtre de Roanne de 2012 à 2014, il y avait créé Médina Mérika en 2014. Il est aussi leader du groupe Dezoriantal qui a réalisé 2 albums et présenté plus de 400 concerts dans le monde.

Concert théâtralisé, Medina Merika met en scène la disparition d'Ali, jeune metteur en scène fou de cinéma américain, retrouvé mort au fond d'un puits. C'est un chien, personnage détesté du monde musulman qui permet de retrouver le cadavre, puis son assassin, Ibrahim, l'ami, le frère de lait qui a tué Ali pour lui éviter de se perdre !

Une belle vigueur clamée en musique qui relate la rencontre entre orient et occident. Les 6 musiciens chanteurs s'en donnent à coeur joie.

Maison de Métallos jusqu'au 17 janvier, samedi à 19 h, dimanche à 16 h, tél 01 47 00 25 20

Médina Merika : incidences Orient/Occident d'Abdelwaheb Sefsaf

21 décembre 2015/dans [À la une](#), [Agenda](#), [Les critiques](#), [Moyen](#), [Théâtre](#) /par [Hadrien Volle](#)



Pour la clôture de son édition 2015, le Festival du Val d'Oise a reçu « Médina Mérika », d'Abdelwaheb Sefsaf. Une rencontre entre Orient et Occident, en forme d'avant-goût à l'édition 2016 du festival, qui suivra le thème « théâtre sans frontières ».

Sefsaf a très librement adapté le roman de l'auteur turc, Orhan Pamuk, « Mon nom est rouge ». Comme dans le roman, c'est le cadavre d'un homme qui prend la parole au début de l'intrigue. Ici, le héros n'est pas Délicat, miniaturiste du XVI^e siècle, mais Ali – dit Le Mort, un réalisateur libanais connu pour ses engagements en faveur des libertés individuelles. On entend la lente agonie de son esprit : qui l'a tué ? Que va penser sa femme ? Et ce chien qui hurle à la mort, n'est-ce pas celui de son ami Ibrahim ? Bien vite, on apprend que c'est ce

dernier le meurtrier, ce frère qui nourrissait en secret une pensée fondamentaliste, considérant le travail d'Ali comme un poison pour la société.

Cette histoire est accompagnée de la musique du groupe Aligator, sorte d'oriental fusion, parfois énergique, parfois onirique, comme pour habiller « à l'orientale », cette histoire universelle. Cependant, les mélodies prennent parfois le pas sur le jeu des acteurs. Les deux voix (jeu et musique) avancent ensemble mais paraissent ne pas dialoguer.

Bien que « Médina Mérিকা » soit doté d'une esthétique sobre et forte, on regrettera que le texte soit finalement assez naïf. Cris et volonté intellectualisée de liberté oscillent l'un dans l'autre. On entend l'essentiel de ce qui ressort régulièrement des discours libertaires : émancipation de la femme, libre pensée, liberté laissée à chacun de choisir son mode de vie. Candide, mais primordial. On admire Sefsaf qui parvient à prendre le taureau par les cornes pour dénoncer l'extrémisme, quand « Médina Mérিকা » assume frontalement cette lutte scénique.

Hadrien VOLLE – www.sceneweb.fr

Medina Merika. Texte et mise en scène d'Abdelwaheb Sefsaf (librement inspiré de l'œuvre d'Orhan Pamuk « Mon nom est rouge »).

Collaboration à la mise en scène et dramaturgie : Marion Guerrero.

Direction Musicale : Georges Baux et Abdelwaheb Sefsaf.

Avec : Marion Guerrero, Toma Roche, Abdelwaheb Sefsaf, Nestor Kéa, Georges Baux.

Scénographie : Pierre Heydorff

Costume : Ouria Dahmani-Khouhli et les ateliers de la Comédie de Saint-Étienne

Photos et Vidéos : Samir Hadjazi

Son : Tom Vlahovic

Lumière : Alexandre Juzdzewsk

Production : Cie Nomade in France – Coproduction Le Train Théâtre de Portes-lès-Valence, La Ville du Chambon-Feugerolles, La Garance Scène Nationale de Cavaillon et Le Théâtre de Roanne. Réalisé avec le soutien de la Comédie de Saint Étienne et la SPEDIDAM. La Compagnie Nomade in France est soutenue par La DRAC Rhône-Alpes, La Région Rhône-Alpes et le département de la Loire.

En tournée :

Paris, Maison des Métallos (12 au 17 janvier 2016)

Cébazat, Sémaphore (21 janvier 2016)

Privat, Théâtre (9 février 2016)

Andrézieux-Bouthéon, Théâtre du Parc (11 février 2016)

Noisy-le-Sec, Théâtre des Bergeries (18 février 2016)

Carros, Forum Jacques Prévert (26 février 2016)

Firminy, Maison de la Culture (30 mars 2016)

L'Horme, Espace Culturel de la Buire (1er avril 2016)

L'ENVOLÉE
CULTURELLE

—

Medina Merika : Le monde Arabe en musique et théâtre

29 octobre 2015 Admin envolee Festival, Théâtre 0



©Samir Hadjazi

Medina Merika est un spectacle musical qui interroge sur la situation actuelle du monde arabo-musulman, et notamment le Printemps Arabe, ce mouvement révolutionnaire qui a soulevé le Maghreb, faisant tomber une à une les dictatures.

Bilan du Printemps Arabe

Prenant le contre-pied du discours majoritaire, le spectacle ne porte pas aux nues la révolution arabe ; au contraire, elle fait voir les revers de la médaille, des individus insultés, torturés et exécutés publiquement. Finalement, le spectacle pose, à nouveau, cette question qui poursuit le 20 et le 21ème siècle : la violence est-elle légitime pour la liberté ? La liberté exige-t-elle de punir celui qui punissait, de se montrer toujours plus cruel à son égard ? Doit-on devenir le bourreau de l'opresseur ? Le bilan n'est pas glorieux : le combat pour la liberté, mené dans la violence, n'a conduit qu'à l'instauration d'un régime encore davantage autoritaire et répressif qu'il ne l'était jusqu'à présent.

Quelle place pour la femme dans la société ?

La révolution n'a pas non plus amélioré la condition de la femme. Au contraire, celle-ci est montrée toujours assujettie à l'homme – le père puis le mari – sans jamais pouvoir user d'aucune liberté de parole ou d'action. Une belle femme ne peut être qu'en faute, et celle d'Ali (le personnage principal) est accusée d'avoir séduit l'assassin de son mari, et, donc, d'être responsable du meurtre. La pièce nous fait voir l'histoire de cette femme qui brave sa condition traditionnelle par amour pour son mari, et qui part à sa recherche à travers la ville, jurant de le retrouver et de le venger. Cette décision prise, la femme danse : très émouvante, ces mouvements sont saccadés, très statiques, symboles de la lutte de la femme pour s'exprimer et agir par elle-même, en tant qu'être indépendant, contre les dogmes de la tradition.



©Samir Hadjazi

Une société partagée entre l'Orient et l'Occident

Enfin, le spectacle donne à voir une société tiraillée entre deux cultures, entre l'Orient et l'Occident, entre le passé et la modernité ; elle tâtonne et cherche son identité. La condition de la femme demeure archaïque et la société éminemment patriarcale. Mais Ali est cinéaste, il travaille donc sur les techniques modernes ; il pense à l'avenir et voudrait faire évoluer la société grâce à ses œuvres cinématographiques. Il est assassiné pour ça – son frère de lait ne peut supporter ce scénario, véhicule d'une pensée trop moderne, dérangeante, et qui bousculerait la société établie. La musique est elle-même signe de cet entre-deux culturel et social : elle est orientale, et fait entendre à la fois les sonorités des instruments traditionnels, et les rythmes des nouvelles machines électroniques. La musique réconcilie la froideur moderne avec la chaleur traditionnelle. Elle réconcilie l'Orient et l'Occident... Face à cette représentation, on voudrait que cette réconciliation ne soit pas seulement musicale, mais qu'elle prenne acte dans la réalité : on voudrait qu'Ali ne soit pas tué pour avoir écrit une histoire, et que les différentes cultures et visions du monde cohabitent effectivement et enfin dans la paix.

Chloé Dubost